

*Marthe et Fernand*

– Y avait plus de lait bleu, alors j’ai pris seulement du râpé.

– Et comment je fais moi, pour la béchamel?

– On peut pas faire du gratin sans béchamel?

– Du gratin sans béchamel!

Marthe hausse les épaules et tourne le dos. Non seulement Fernand n’a pas le sens de l’initiative, mais en plus ses idées sur la cuisine laissent à désirer. Si on l’écoutait, ce serait toujours « sans ». N’empêche qu’il est bien content qu’elle ajoute des œufs durs sur la salade de tomates, du jus de rôti de veau dans les haricots réchauffés, du beurre et du persil haché avec son entrecôte, de la crème chantilly avec la tarte aux pommes. Son truc de « pourquoi tu te donnes du mal, ça ira très bien comme ça », c’est une pose, il joue les « pas difficiles », mais il est gourmand tendance glouton. Il aime les grandes assiettées, les

desserts lourds, les associations de plats qui font mal au foie.

Qui devraient faire mal au foie, parce qu'il ne souffre jamais, il digère tout, toujours. Tant, que quelquefois ça lui fait mal à elle, qui doit se surveiller. Des intestins capricieux, un foie irritable. Elle a toujours plus ou moins mal au ventre, Marthe. Mais elle ne se plaint pas, pas de ça. Elle souffle, quelquefois il lui arrive de pester. Si elle ne se plaint pas, c'est qu'elle est gourmande quand même, gourmande et jalouse. Les petits plats qu'elle se plaint d'alourdir pour le plaisir de Fernand flattent aussi le sien. Tant pis, elle aura les joues rouges, l'estomac gonflé et le crâne douloureux. Elle prendra une aspirine (des usines du Rhône) dissoute dans une cuillerée à café d'eau avec une pincée de sucre, puis elle ira se reposer une ou deux heures dans le noir complet. Dans la chambre sans rien sur les murs où ils dorment ensemble depuis des années. Quarante, au moins. Quarante ans d'ail dans les carottes râpées, quarante ans de biscottes trempées dans du café au lait. Ne jamais dire à Marthe : « Il n'y a rien de plus indigeste que le café au lait », vous ne le lui

ferez pas croire. Marthe sait très bien ce qui lui convient. Depuis le temps, elle connaît son corps et ses caprices mieux que son petit jardin. Quelques mouvements de gymnastique, jamais de fromage, pas de musique, et après la soirée télé, un bon livre au lit pour se bercer. À plus de soixante-dix ans, son plaisir se réfugie dans les petites choses et le travail bien fait. Elle en a connu d'autres, elle n'a jamais eu l'idée de les regretter. Quand elle s'assied sur la lunette en plastique rose des cabinets, Marthe regarde parfois l'élastique de sa culotte qui marque ses cuisses de bourrelets, elle regarde le boudin de peau jaune de son ventre gonflé, quelquefois elle le soulève du doigt pour distinguer l'endroit où la chair marbrée de l'intérieur de ses cuisses colle au plastique rose, autour du triangle déplumé, points de couperose, franches varices, granulation épidermique indépendante de la température. C'est l'âge mais pas encore la fin, sa chair la dégoûte un peu, mais qu'y faire... L'image la navre comme si tout ça n'était pas elle. Elle voudrait guérir et consoler la pauvre bête diminuée, humaine quand même, abîmée mais humaine, puis elle s'es-

suie, se rhabille et tout reprend sa place, les morceaux de corps redeviennent ce qui donne forme aux vêtements, comme le papier journal dont les étalagistes bourrent les sacs neufs. Alors elle se félicite de ce que plus personne n'ait l'usage de tout ça.

Fernand aime bien faire les courses, c'est l'occasion pour lui de sortir sans passer à la question. En général il n'a quand même pas le temps de flâner, Marthe n'ayant recours à ses services que pour les achats d'urgence ou d'appoint. Ce n'est pas lui qui fait le marché. Une fois seulement cette mission importante lui a été confiée. Au lendemain d'un dîner particulièrement indigeste, Marthe, effondrée, n'aurait pas pu avaler une goutte de café au lait, elle lui avait mis le couffin dans les mains sans même une liste, à peine un « il faudrait des légumes à soupe et une viande pour demain, lundi tout est fermé ».

Il était rentré avec les poireaux, le kilo de pommes de terre, la botte de carottes, mais pour l'oignon à piquer d'un clou de girofle, il avait dû ressortir. Il s'était laissé tenter par un rôti de lapin bien appétissant, tout préparé par

le boucher, langé de barde blanche et saucissonné serré par un filet de ficelle élastique, un parfait nouveau-né à l'ancienne. Il avait bien retenu les conseils de cuisson : faire revenir à l'huile dans une cocotte et laisser cuire une heure, couvercle fermé, après avoir salé poivré.

Marthe, presque rétablie, en avait fait une maladie.

Tout ce gras ! Il allait falloir qu'elle démonte le cylindre de lapin, qu'elle jette cette horrible barde de porc sans intérêt gustatif et pleine de dangers digestifs, et puis il faudrait reconstituer le rôti avec les lambeaux de viande agglutinés autour d'un cœur de chair à saucisse (eurk), reficeler...

Fernand lui fit remarquer que le résultat risquait d'être un peu sec. Mais elle ne voulait pas en démordre, elle allait se mettre à l'ouvrage, pestant contre les idées tordues des bouchers et le goût ramolli de son bonhomme de mari.

Alors Fernand proposa de s'en occuper : « C'est moi qui l'ai choisi, ne t'embête pas, je m'en charge... »

Comme elle avait encore un peu le cœur au bord des lèvres, Marthe le laissa aux commandes, prête à défaillir de dégoût.

Après une longue sieste dans le noir, suivie d'une séance de lecture dans le gros fauteuil de velours à rinceaux rose et marron du salon, elle était prête à se mettre à table.

Fernand s'était donné du mal pour se faire pardonner le cafouillage du lapin. Marthe avait décidé de ravalier ses préjugés. Devant les serviettes artistiquement pliées qui garnissaient leurs verres, Marthe s'était sentie tout émue, mais quand elle remarqua que son mari n'avait pas poussé le perfectionnisme jusqu'à user de serviettes propres elle n'éprouva plus qu'une tendre pitié.

C'était toujours un peu comme ça avec Fernand, les courses, les corvées, les cadeaux : beaucoup de bonne volonté, mais aucune rigueur. De la gentillesse, mais pas d'ampleur. Toujours ce parfum d'à-peu-près autour de ce qu'il faisait pour elle, comme un ruban abîmé, comme un regret.

Avec effort, elle se garda de toute remarque à propos des serviettes.

Elle mangea le roulé de lapin sans déplaisir visible. Elle gratifia Fernand d'un sourire reconnaissant quand il lui passa le plat de hari-

cots blancs en boîte simplement réchauffés à la casserole et parsemés d'une épice incongrue... des baies roses! Des baies roses avec les haricots blancs!

Mais au moment de débarrasser la table, devant l'évier dont le fond et le tamis étaient couverts d'épluchures, de miettes et de peaux de haricots, son beau barrage d'indulgence si discrètement fissuré céda.

«Et quand l'évier sera complètement bouché, qui est-ce qui appellera le plombier? Moi, évidemment, comme toujours! C'est quand même pas compliqué de ramasser ce qui traîne au fond! Tiens, et si tu ne veux pas te salir les doigts, tu fais comme moi, avec une petite cuiller, comme ça... et tu jettes, voilà. C'est tout de même pas sorcier!»

Marthe multiplie, virtuose, les variations sur le thème «c'est moi qui fais tout dans cette maison». Il est vrai qu'elle ne sort pas beaucoup. Les courses deux fois par semaine, le coiffeur tous les trois mois, quelques visites bisannuelles chez divers médecins et la promenade du dimanche avec Fernand, par beau temps. Qu'est-ce qu'il y a tellement d'autre à

faire dehors quand on ne travaille pas ? Pourquoi des librairies et des boutiques quand il y a tout dans les catalogues ? Pourquoi les cafés alors qu'on peut boire la même chose chez soi pour beaucoup moins cher ? Pourquoi les cinémas, à quoi bon la campagne ?

La campagne, c'est pour les enfants, pour aérer les enfants.